

Iris, 21 mai

Est-ce que je peux regarder? ai-je demandé, et tu as accepté d'un hochement de tête: du soleil, très peu de vent, je devrais être dans les montagnes comme Sarah, Johannes et Ben. Profiter du beau temps. Six semaines encore, tout au plus, a dit Johannes en préparant avec Sarah leurs affaires pour partir avec l'un des derniers groupes faire une randonnée de plusieurs jours.

Les reproches de Sarah avaient été suffisamment clairs, elle n'avait fait aucun effort pour cacher son irritation devant les autres. *Nous n'avons pas le droit de nous disputer*, c'était la première règle, je m'étais étonné, elle ne semblait pas valoir pour Sarah, ou peut-être qu'à ses yeux des reproches n'étaient pas une dispute. C'est à elle qu'il devait sa seconde vie, ils avaient besoin de quelque chose dont ils puissent se nourrir pendant les mois d'hiver, de souvenirs de belles journées, de moments passés ensemble dans un paysage pour lequel, après tout, ils avaient décidé de rester ici.

Voulait-elle m'éloigner de Johannes? Voulait-elle éviter que lui et moi restions des jours entiers seuls dans la maison?

Deux jours avec toi.

Tu es à genoux près du ruisseau, je suis assise à quelque distance près de la roue à eau qui ressemble à un jouet d'enfant : des petites planches clouées sur un cercle de bois, des perles de bois enfilées sur l'axe pour faciliter la rotation, un simple assemblage de tiges pour maintenir la roue en place. Une petite lampe qui s'allume dès qu'on bascule un commutateur. Tu es déjà en train de construire une vraie turbine, tu as repéré un endroit où quelques pierres et blocs de rocher forcent l'eau dans une étroite rigole où malgré la faible pente, elle atteint une vitesse importante. Du courant pour la radio et l'éclairage. Pour l'ordinateur. Tu ne vois pas les regards sceptiques des autres, tu es certain de ton affaire.

Je t'ai observé par l'entrebâillement de la porte : assis dans ta chambre, penché sur ton ordinateur portable. De vieilles cartes imprécises de l'*Instituto Geográfico Militar* aux murs et sur la table. Tu as à la main un crayon avec lequel tu inscries quelque chose. Devant toi le clavier, la souris, son léger clic, ton visage s'approche de l'écran, tu regardes attentivement un détail. Tu travailles de façon très minutieuse.

Parfois tu es absent plusieurs jours pour repérer des blocs de rocher marquants, des arbres, des clôtures, des cours d'eau. Des repères sur le chemin qui puissent servir à s'orienter. Tu passeras l'hiver avec un GPS plein de points enregistrés, tu devras recommencer depuis le début avec les escarpements de

faille et les forêts, les affleurements de rocher et les sommets, et la carte naîtra, détail après détail.

Tu es tellement silencieux. Quand on est aussi silencieux, on cache un secret.

Et soudain je le sais : nous nous ressemblons.

Tu travailles en me tournant le dos, agenouillé sur une natte, j'entends parfois, malgré le fort bruit de l'eau, le tintement métallique des outils, un courant d'air m'apporte parfois une odeur de graisse. Tu visses un axe, je vois ton dos courbé. Il faudrait commencer par le plus petit dénominateur commun, sans avoir l'air de rien : le temps, la roue à eau, la maison, c'est comme cela que les conversations peuvent naître et avancer, mais pas avec toi, tu laisses les phrases suspendues simplement en l'air, parfois tes mains les continuent, parfois ton regard.

Je tousse. Je te crie quelque chose. Tu ne m'entends pas.

Mon regard parcourt la prairie, passe sur la maison, traverse l'esquisse de jardin qui se fond sans transition dans le paysage. De lourds pots d'argile peints de couleurs vives dans lesquels poussent des feuilles d'épinard déchiquetées par le vent. Les deux parterres surélevés avec du chou et la bâche de plastique déchirée depuis longtemps qui danse avec le vent au lieu d'en protéger les choux. Il faut d'abord apprivoiser cet endroit, s'en faire un chez soi, as-tu dit un jour. Il faut apprendre à vivre avec le vent, avec le froid.

*C'est une cliente, elle paye pour avoir le droit d'habiter ici, personne ne demande d'autre contrepartie. Une chambre dans la maison principale: une exception.*

Le jour où j'ai porté mes affaires de la maison d'hôtes à la maison principale, où Sarah m'a montré la chambre, trois mètres sur deux. Est-ce que les cartons entreposés là te dérangent? Il n'y a que du papier et une petite provision d'encre pour l'imprimante.

J'ai mis une étoffe pour cacher les boîtes.

Allongée sur le lit, je ne voyais pas le paysage, rien que le ciel. Un petit rectangle découpé par une de ces fenêtres qu'on utilise ailleurs pour des salles de bains ou des garages. Des murs en bois, le plafond et le sol aussi. C'est comme une caisse, pensais-je. Pour la première fois depuis mon arrivée, j'ai déballé entièrement mon sac à dos en vidant toutes les poches latérales, en étalant toutes mes affaires sur le lit pour en avoir une vue d'ensemble. C'était si peu!

*johannesmadeittopatagonia*  
Note du 9 avril

Chère Maja!

Ton anniversaire, et je n'y pense qu'en cachette. J'ai de plus en plus de mal à faire comme si cet avant n'avait pas existé. De quoi parler? Des sept années passées et d'une poignée de souvenirs d'enfance qui méritent d'être évoqués? D'un avenir qui ressemblera à notre présent? Sans compter qu'elle n'aime pas parler de l'avenir. Qu'est-ce qui va changer, dit-elle, dans un an, dans dix, dans vingt peut-être? C'est le prix, dit-elle. Je lui avais alors juré que je le paierais, car maintenant et pour l'avenir, il n'y a plus qu'elle qui compte, avais-je dit. Mais elle avait sans cesse peur que je ne sois jamais tout à fait à elle. Et que notre amour semble si petit, si court par rapport au temps que j'ai passé avec toi. Il ne fait pas le poids, craignait-elle, en face de mon passé avec toi qui semble partout réapparaître. Au supermarché, où je choisis les articles que tu inscrivais jadis sur la liste d'achats, au parc où forcément on prend les mêmes chemins et où on s'assied au bord du même étang, au cinéma où je suis allé aussi avec toi et les enfants. En riant à moitié, Sarah m'a demandé de rejeter mon passé comme un lézard qui mue laisse un bout de queue, demi-plaisanterie que j'ai pour elle prise au sérieux, et à partir du moment où nous sommes montés dans l'avion, je n'ai plus prononcé ton nom.

*johannesmadeittopatagonia.*  
Note de journal, 17 avril

Quelle est la probabilité pour que ces lettres te parviennent un jour? Pour que tu les lises, pour que tu nous reconnaises, toi et moi, en elles? Tu ne le feras pas, parce que ce genre de *blogs* où on se met complaisamment en scène te font horreur, parce que tu as toujours dit que beaucoup trop de gens croient devoir se communiquer au monde, persuadés que leur vie est beaucoup plus intéressante que celle de leurs lecteurs.

Je t'écris et j'aime Sarah.  
J'aime Sarah et je t'écris.

Quand elle croit que personne ne peut l'entendre, Sarah grommelle des mots fielleux à Iris. Sa jalousie a changé quelque chose, a fait grandir notre amour. Cette spontanéité de nos rencontres, cette improbable entente qui n'avait jusque-là jamais habité la pièce. Nous étions restés trop longtemps seuls avec Mick et Ben, une communauté bien rodée. Besoin et habitude.

Je sais que Sarah ne pense pas comme moi là-dessus, mais notre amour était devenu plus petit dans l'isolement, il n'était jamais obligé de s'affirmer.

Je pense souvent au moment où elle était rentrée de sa dernière randonnée, était allée dans sa chambre sans dire un mot et

en était ressortie avec une batterie de secours et une boussole qu'elle avait brandies devant mon visage avant de s'effondrer en larmes. Comme elle peut être petite dans les moments d'échec. Et comme à cet instant-là elle ne voulait rien d'autre qu'être caressée comme un enfant sur le dos, sur la tête. Elle sembla quelques minutes savourer sa faiblesse, goûter peut-être même la possibilité de pleurer.

Je n'oublierai pas son regard le soir alors que nous étions assis à la grande table avec tous les hôtes. Sarah était à côté de moi, je l'ai embrassée sur la joue, Iris m'observait. Quelle valeur prit soudain ce baiser.

Voilà ce que je veux dire. Tu comprends?

## Sarah

Il arrive de plus en plus souvent que les oreilles de Sarah se bouchent, qu'elle entende comme à travers du coton, comme dans l'eau. Sa propre voix l'effraie alors tant elle est proche et sonore.

Elle est restée à l'arrière du groupe pour faire la voiture-balai, sous prétexte de pouvoir de cette façon mieux avoir l'œil sur tout le monde. Gagner du temps. Ne pas devoir porter la responsabilité si le premier s'engage dans la mauvaise direction. S'excuser d'avoir eu un moment de distraction, d'avoir dit trop tard de faire demi-tour. Elle sait que cela ne va pas fonctionner, ne peut pas fonctionner, elle doit veiller à ce que tout le monde arrive indemne au *campo*.

Son cœur bat quand elle jette un œil sur le GPS : l'écran a-t-il clignoté, le petit bâton au bord en haut, ou était-ce un effet de lumière, un reflet ? Non, rien. Elle ne reçoit aucun signal. Toujours pas. Depuis une heure, la chaîne de montagne est



enveloppée d'un épais brouillard, bientôt ils arriveront dans les fourrés, il faudra contourner des trous, des failles de rocher, et sans points d'orientation certains, ils ne sauront plus où ils sont. Si seulement elle n'avait pas lavé son sac à dos. Si elle n'avait pas sorti la pochette avec la batterie, la frontale et la boussole, ou au moins si elle ne l'avait pas posée sur l'étagère, mais par terre ou sur le lit où elle aurait forcément pensé à la reprendre. Elle repense à son grand-père qui n'était jamais parti pour une randonnée sans lui demander: as-tu ta gourde? Le coupe-vent? Des mouchoirs? Un chapeau pour le soleil? À la longue c'était devenu un jeu et elle donnait d'abord la réponse, la question du grand-père venait ensuite.

Elle est sur une arête à sept ans à peine, son grand-père derrière elle dont elle entend la voix tranquille et confiante: Mais si, tu vas y arriver! Ses encouragements quand une prise semblait trop éloignée pour la main, trop glissante pour le pied. En bas à gauche, la ville, tapis luisant de toits et de verre, l'autoroute qui suit la vallée. À droite, parsemé de pins de montagne, rien d'autre que ce calcaire d'un blanc étincelant dont il faut se méfier, car il est trompeur. Il est arrivé plus d'une fois qu'une prise s'effrite sous la main, et ce qui se passe ensuite, elle le sait bien. Malgré les mises en garde de son grand-père, elle n'avait pas peur, elle aimait poser ses mains sur les bords chauds et rugueux des rochers ou en sentir la fraîcheur dès que le sentier passait de l'autre côté de l'arête, à l'ombre. Ses cris de joie sur le pont suspendu apparu soudain devant elle, l'empreinte des fossiles observés dans les rochers quand ils s'arrêtaient pour une pause et l'idée stupéfiante que tout ici avait été un jour sous les eaux, recouvert par un immense océan. Ou par un glacier gigantesque qui passait

lentement sur la maison de grand-père. Pas sur la maison, bien sûr, grand-père avait ri, mais dans l'imagination de Sarah, elle était quand même là, entourée d'une glace qui craquait sous les rayons du même soleil qu'alors. Malgré les lunettes de soleil, elle était obligée de plisser les yeux, ce calcaire pouvait comme la neige vous rendre aveugle, et en plein été.

Comme elle avait été fière, une fois arrivés sur une vaste prairie verte, de poser à terre son baudrier, les anneaux de sangle et la corde, et comme elle avait insisté pour attacher son casque à l'extérieur du sac, même s'il y avait assez de place à l'intérieur. Elle s'engagea ainsi derrière son grand-père sur le chemin de la descente où ils croisaient les touristes en sandales venus boire un café à la crème chantilly au restaurant d'altitude du télécabine.

Les oreilles de Sarah perçoivent, comme estompées dans le lointain, des phrases qu'elle n'a jamais pu avoir entendues ainsi, des bribes de conversation qu'elle a dû saisir ailleurs, chez des amis, à la télévision. Elle ne veut plus entendre ces voix, elle marche en posant plus énergiquement les pieds dans l'espoir de se déboucher les oreilles et de laisser entrer les bruits extérieurs. Les pas des quatre hommes et des cinq femmes devant elle. Est-ce qu'ils sont silencieux? Ou bien parlent-ils tout bas?

Soudain le groupe s'arrête, le premier se retourne, l'air perplexe, et lui fait comprendre par ses gestes de bras qu'il ne sait pas où est le chemin, ils forment un vague cercle, rien à faire, elle est obligée d'entrer dans ce cercle et de leur dire par où continuer. De leur avouer que cela fait plus d'une heure qu'elle ne reçoit aucun signal, que la batterie sera vide dans quelques minutes et

qu'à l'instant précis, elle n'est pas certaine à cent pour cent qu'ils marchent dans la bonne direction. Que le nouvel itinéraire n'est pas encore totalement balisé. Mais il ne faut pas s'inquiéter: si la brume ne se lève pas, si la vue sur les montagnes ne se dégage pas, ils vont camper ici, ce sera un peu d'aventure en prime, ils auront alors largement de quoi alimenter leurs pages Facebook et leurs blogs de voyage.

Elle se force à rire, tapote avec un enjouement un peu forcé l'épaule de la personne la plus proche d'elle. Vous avez tous pris une brosse à dents, non?

Son rire n'est pas vraiment communicatif, la petite maigre pourrait devenir un problème, elle semble de toute façon un peu dépassée par la situation, cligne nerveusement des yeux, et ça n'a pas l'air d'aller beaucoup mieux pour son amie.

Surtout pas de panique maintenant, dit-elle, rien ne peut nous arriver ici, vous avez des tentes, des sacs de couchage et de quoi manger un peu, bon, on va manger froid aujourd'hui, je vais essayer de faire chauffer de l'eau dans ma tente pour faire du thé, mais moi seulement, vous m'entendez bien, s'il y a une chose dont on n'a pas besoin, c'est un sac de couchage qui prend feu.

Maintenant elle marche en tête, cherchant un bon endroit pour passer la nuit. Le brouillard est toujours plus épais, au moins il ne neige pas, pas encore. Avec un peu de chance, ils marchent en rond et pourront demain continuer leur route sans avoir à galérer dans des fourrés épais ou sur un terrain difficile.

Les vieilles cartes sont inutilisables, avait signalé Mick. Il fallait qu'elle prenne patience, cela allait durer jusqu'à la saison

prochaine, et Johannes aurait dû parler avec lui avant de faire de la publicité pour cette randonnée.

Nous ne pouvons quand même pas leur demander de se contenter d'une excursion d'une demi-journée jusqu'au lac, maintenant que les vols sont réservés, les jeeps retenues! Il ne pourrait pas simplement, avec un crayon, tracer quelques lignes approximatives?

Non, ça je ne peux pas.

Et voilà, cela avait été la fin de la discussion. Elle avait encore entendu des bribes de conversation entre Mick et Johannes une fois où elle avait laissée entrouverte la porte de la salle de bains pour que le miroir ne se couvre pas de buée. Il s'agissait de la mauvaise qualité des photos aériennes, il fallait que Mick dise clairement si son ancien bureau était prêt à financer de nouvelles photos, maintenant qu'il ne faisait plus partie de l'équipe. Et pourquoi Sarah s'était-elle montrée aussi agressive, incapable de comprendre qu'il ne pouvait quand même pas partir tête baissée dans la montagne avec un sac plein de perches de balisage pour jalonner une randonnée pour ses hôtes?

Agressive, le mot lui avait fait un choc, les disputes étaient rares, et quand elle se disputait, c'était avec Johannes, entre quatre yeux.

Et maintenant Iris, par-dessus le marché. Son obstination. Ce qui lui ferait vraiment plaisir, c'est qu'elle reparte ou qu'elle cherche quelqu'un d'autre avec qui construire une cabane. Ce n'est pas la place qui manque ici.

La façon qu'elle a de la regarder sans arrêt, cet empressement à vouloir se rendre utile.

*Tu es un hôte payant.*

Mais ensuite elle essuie le comptoir, elle époussette les étagères, elle aide à rentrer les provisions à l'intérieur. Que peut-elle faire d'autre ?

Elle pense à cette récente soirée où Johannes, tout à coup, s'est levé et a pris le parti d'Iris : arrête avec ça !, lui a-t-il crié sur un ton qu'elle ne connaissait pas chez lui. S'était-il passé quelque chose entre eux ?

La longue natte qu'elle enroule parfois autour de la tête comme une couronne, les sourcils foncés et la bouche grande et pulpeuse. Des rangées de dents brillantes. Et ce gros cul rond. Plus d'une fois elle aurait eu envie de le pincer, fort, des deux mains, pour s'assurer qu'il n'est fait que de peau et de graisse, rien de spécial, seulement de la peau et de la graisse. Mais il n'y a pas que ce cul qu'elle hait, il y a aussi cette invite indéfinissable qui émane d'elle.

Arrête avec ça.

C'est pour cette raison qu'elle a oublié la boussole et la lampe frontale, son assurance-vie dans ces contrées, loin de tout numéro d'urgence et rapatriement sanitaire.

Le silence est inhabituel, Sarah entend juste un ruisseau au loin, rien d'autre. Depuis quelques minutes déjà aucun chuchotement, aucun crissement de tissu. Sarah ouvre prudemment la fermeture-éclair de sa tente. Elle distingue à peine les autres tentes dans l'obscurité. Elle se glisse dans ses chaussures, avance à tâtons dans la direction supposée des fourrés, tend les mains devant elle, trébuche.

Elle pense à Johannes: dès son retour, il se glissera dans sa chambre pour lui montrer à quel point elle lui a manqué. Elle se laissera choyer par lui le reste de la journée et sa force tombera d'elle comme un peau desséchée. Le soir, le groupe se rassemblera autour de la table, sous laquelle les hôtes se masseront discrètement les pieds. Après le repas, on tapotera sur l'écran de son portable, et la petite maigre demandera qu'on veuille bien quand même lui envoyer des photos à cause de sa mésaventure à Buenos Aires, et on lui promettra qu'elle ne doit pas s'inquiéter, on lui montrera une belle photo où on la voit en premier plan devant des sommets enneigés. Et puis on parlera du brouillard, c'est quand même une bonne chose parfois de marcher simplement en rond, et quelle chance on a eue: ce ciel d'un bleu d'acier le lendemain matin et toujours pas de vent.